

« Un blessé qui se sauve »

Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir de Jean Jonassaint,
Montréal, Arcantère/PUM, 1986, 274 p., 22\$.

Chantal Gamache

Numéro 44, hiver 1986–1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gamache, C. (1986). Compte rendu de [« Un blessé qui se sauve » / *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir* de Jean Jonassaint, Montréal, Arcantère/PUM, 1986, 274 p., 22\$.] *Lettres québécoises*, (44), 83–83.

«UN BLESSÉ QUI SE SAUVE»

Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir de Jean Jonassaint, Montréal, Arcantère/PUM, 1986, 274 p., 22\$.

Comme le blessé guérit bien, et dignement! C'est, en quelque sorte, ce qu'on lit en traversant *le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir*. Anthologie, à la fois élargie et restreinte, des écrivains haïtiens en exil de 1971 à 1981, cet ouvrage de Jean Jonassaint esquisse le profil d'une certaine diaspora littéraire haïtienne en en faisant ressortir quelques-uns des traits marquants de cette décennie.

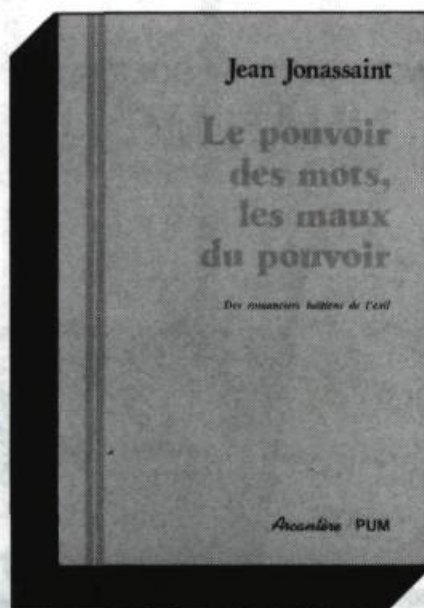
L'auteur déborde, ici, le genre consacré de l'anthologie. Quelques «hommes de lettres» seulement sont retenus, qui sont avant tout romanciers. De plus, dans le cadre de son projet original, Jonassaint se proposait de ne s'intéresser qu'à la publication américaine et canadienne des oeuvres haïtiennes, mais de façon exhaustive. Cependant, la rencontre inespérée, à Montréal, de deux romanciers haïtiens d'Europe et d'Afrique, Jean Métellus et Roger Dorsinville, l'entraîna dans une direction inattendue. Il franchit alors les frontières qu'il s'était d'abord fixées, élargit l'ampleur de son travail premier et aussi, du même coup, dut choisir quelques-uns seulement de ces nombreux auteurs haïtiens exilés et dispersés à travers les continents: Roger Dorsinville, Liliane Dévieux, Gérard Étienne, Émile Ollivier, Anthony Phelps, Cauvin Paul, Roger Pradel, Jean-Claude Charles, René Depestre et Jean Métellus.

Bien qu'ainsi restreinte du point de vue du nombre des auteurs qu'elle présente, cette anthologie, par ailleurs, offre à son lecteur l'avantage d'une connaissance plus approfondie et plus vaste de ces romanciers non seulement par des notes biographiques, de rigueur dans ce genre d'ouvrage, mais aussi, et particulièrement, par la présence d'un court extrait d'un de leurs récits et celle d'entretiens avec chacun d'eux, menés, en général, avec vigueur et pertinence par Jean Jonassaint. Le style et surtout le ton tout à fait personnels et parfois impitoyables des

interventions et commentaires de ce dernier provoquent (et incitent à) la discussion intérieure. Cependant, certains moments m'apparaissent laisser trop de place au jugement de valeur et à l'appréciation subjectiviste que se permet l'interviewer face à l'individu-écrivain. Ils laissent malheureusement une vague impression de gêne à la lecture.

Ceci mis à part, cette publication, du point de vue de l'émergence récente des littératures tiers-mondistes, qu'on a pourtant, depuis quelque temps déjà, l'habitude d'appeler «nouvelles», est un apport intéressant. Les sujets qui y sont discutés posent le problème des rapports de norme, autant du point de vue des marchés que de celui des langages ou des la norme, autant du point de vue des marchés que de celui des langages ou des cultures. Par exemple, le linguiste et médecin Jean Métellus, vivant depuis quelque temps à Paris pose la question de la possible inscription d'une littérature authentiquement créole et nègre dans l'édition de langue française à large public. Il affirme:

Je veux bien écrire en créole, mais je ne sais pas qui m'aurait publié. [...] Mais il ne faut pas se faire d'illusion



sur l'accueil profond qu'un Haïtien ou un nègre peut avoir ailleurs que dans son propre pays. (p. 220)

Anthony Phelps, pour qui l'exil a contrairement facilité l'édition des écrits, puisqu'en Haïti, les maisons d'édition sont pratiquement inexistantes, souligne que sa production littéraire romanesque elle-même a, en grande partie, été générée non seulement par la possibilité qu'elle soit un jour objet de lecture, mais précisément par l'absence, dans sa vie, de la vie du pays, de son pays: «[...] pour moi, toute création est un acte solitaire qui réclame une absence» (p. 106). Et, citant à ce propos le grand Hemingway, il met en évidence une profonde contradiction entre la vie et son récit, entre, d'une certaine manière, l'oral et l'écrit: «La présence de l'homme, c'est l'absence de l'écrivain» (p. 106). Écrire serait-il la volonté de rendre présente l'expression d'une identité absente?

Ce qui ressort de cet ouvrage, c'est la manifestation certaine de la vitalité de la littérature haïtienne de l'exil. Partout où ils se trouvent, les écrivains s'inscrivent comme Haïtien dans des cultures d'adoption. Leur marginalité n'est pas de l'ordre de l'écart, mais de la différence. Ils apportent dans d'autres lieux culturels ce qu'ils sont et ce qu'ils disent. Cette intrusion transforme, dans et par leurs écrits, leur position dans l'ensemble des rapports littéraires du monde. Oui, ces écrivains exilés font une nouvelle littérature qui n'est ni la reproduction de leur tradition orale, ni celle, bien constituée en institution, dans laquelle ils tentent de prendre place.

Je reprends ici certains propos que Roger Dorsinville fait tenir à un personnage, au sujet des canards qu'il chasse: «Et les blessés? On va perdre les blessés s'ils se sauvent.» Et son père répond en riant: «Un blessé qui se sauve, tant pis, c'est plenty, vous verrez» (p. 40). Ils sont plusieurs et c'est d'abondance qu'ils écrivent l'absence et la présence combinées. □

Chantal Gamache